

# *L'homme pauvre devant la langue*

par Richard Millet

je suis le rouge-gorge de la forge  
le mégot de survie, l'homme agonique

G. M., *L'Homme rapaillé*

Ô démuné de Miron.

G. M., *À bout portant*

Je ne me construis qu'à travers l'échange  
*ibid.*

Avec Miron tout était signe. Signes dont le déchiffrement était immédiat, joyeux, partagé, comme en 1986, à partir du *Sentiment de la langue* qu'il venait de découvrir en librairie, arpenteur effréné du langage des autres, venant à moi avec cette phrase, la première de mon livre, qu'il faisait sonner avec l'*accent* d'une appropriation jubilatoire: «La notion de chance n'a pas de place dans ma vie.» Vouloir «connaître l'auteur», ce n'était pas pour Miron entrer dans l'intimité d'un individu, mais goûter l'exacte et vive conjonction d'une parole et d'un corps.

Des signes, donc, plutôt que des anecdotes – et la plupart qui ont trait à la langue, car il se souciait de langue plus que de littérature, et de littérature en tant qu'*élargissement* de la pensée, pouvait-on se dire à le voir, pendant toute une semaine, chercher à voix haute une solution à un problème rythmique pour une nouvelle édition de *L'Homme rapaillé*.

Il s'irritait des manières langagières du temps, de la négligence, de la «colonisation douce» par le français, et de ce que toute langue perd irrémédiablement. Il la connut, sa langue, humiliée, repliée, vouée à la blancheur inverse des «nègres blancs» du Canada français. «Corrige-moi», me répétait-il, à Montréal, à Sainte-Agathe-des-Monts, à Québec, à Paris, à Montpellier, partout où une situation de langue interpellait cet herméneute passionné qui n'hésitait pas à rappeler que la botanique est le fondement de la littérature.

C'est là une démarche très humble. Miron est le seul écrivain que j'aie fréquenté qui fût un humble: non seulement quelqu'un d'origine modeste et qui connut la misère morale et physique dans le Montréal des années 50, non seulement l'homme d'un seul livre (le livre par défaut d'un homme qui se fût voué à la parole vive et nue, et par là même condamné à son propre mythe de barde, de Whitman québécois, de chantre de l'indépendance), mais encore et surtout la pauvreté devant la langue: une langue en quête d'elle-même autant que de son espace géographique, politique, historique, littéraire, comme lieu de fondation du «poème post-colonial»: la langue en tant qu'elle est ce qu'on ne cesse de sauver et dont la souveraineté est l'enjeu fragile, frémissant, inlassable.

Pauvreté qui ne va pas sans une très singulière générosité de la métaphore, laquelle est trace de l'oralité «américaine» (de sorte qu'écouter Miron dire ses

poèmes, c'était entendre la voix des grands espaces et des coureurs des bois aussi bien que l'ample, rude et séduisante langue des hommes d'église québécois, de ces *recteurs* qui perpétuèrent la langue française sous le colonialisme anglais).

Qui donc, en France, oserait aujourd'hui ce lyrisme?

Parmi les hommes dépareillés de ces temps  
je marche à grands coups de tête à fusée chercheuse  
avec de pleins moulins de bras sémaphore  
du vide de tambour dans les jambes  
et le corps emmanché d'un mal de démanche  
reçois-moi orphelin bel amour de quelqu'un  
monde miroir de l'inconnu qui m'habite  
je traverse des jours de miettes de pain  
la nuit couleur de vin dans les caves  
je traverse le cercle de l'ennui perroquet  
dans la ville  
il fait les yeux des chiens malades.

C'est là le début d'un des plus célèbres poèmes de Miron: *Séquences*, extrait de «La Batèche»; c'est là une poésie qui pourrait sembler d'un lyrisme bien daté, d'une métaphoricité à la limite du mauvais goût, si l'on n'y entendait ce qui, dans ce langage, en appelle perpétuellement à la voix vive, à l'accent – non pas le pittoresque de l'accent québécois, mais la frappe québécoise du vers qui chauffe à blanc et rend universelle la *parlure* de la Belle Province:

Dam canuck de dam canuck de pea soup  
sainte bénite de sainte bénite de batèche  
sainte bénite de vie magannée de batèche  
belle grégousse de vieille réguine de batèche

Nous avons été des témoins de Miron; nous partageons maints souvenirs, gestes ou anecdotes. L'homme privé tenait dans l'homme public un peu secret terrier. Miron avait l'amitié publique: quelque chose en lui dépassait très vite le psychologique des «relations humaines» pour se rapporter à l'espace où l'amitié trouve la dimension non individuelle, quasi impersonnelle, de l'échange heureux, du partage fondateur: être l'ami de Miron, c'était entrer dans la fraîcheur d'un altruisme sans moralisation, dans la communauté à venir et cependant déjà là, dans l'histoire du Québec, loin du simple jeu entre l'intime et le public: l'intimité de Miron gardait du public l'éclat de ses luttes et de son espoir, instaurant sa vie dans le légendaire d'une parole plus que d'un *personnage* ou même d'une «figure».

Souveraineté: un mot qu'il préférerait à nationalisme parce que, me semble-t-il, aboutissement du lyrisme et de la parole militante, non pas dans leur alternance ni dans leur complémentarité utilitaire, mais dans la conjonction du lyrisme et de la cause, dans l'affirmation de ce qui se dit, se crée, se traduit, se nomme, inlassablement, en français, entre désespoir et ferveur: «Nous sommes un peuple désespéré mais de culture joyeuse», me disait-il souvent.

La mort de Gaston Miron a ravivé le mépris anglophone à l'égard des «souverainistes», les anglophones du Québec jouant leur statut de «minoritaires» pour s'estimer lésés par les ambitions indépendantistes. Il y eut de beaux esprits pour

traiter un poète mort de fasciste, de tribaliste passéiste, etc. Le politiquement correct serait-il le nouveau visage de l'aliénation québécoise, une nouvelle tentative de ce bilinguisme qui, disait Miron, n'est en réalité que «l'unilinguisme de l'autre»: sournois et peut-être ultime abandon à la langue de l'Empire et retour à cet «homme agonique» qu'une belle métaphore mironienne dit «pauvre comme un pauvre»? Je veux croire que *l'absence de chance* que j'évoquais au début n'est pas le signe sous lequel est mort Miron après l'échec du «oui» au référendum de 1995. L'homme-corneille qu'il fut, le grand orignal fatigué savait encore rire, et dans ce rire nous entendons encore le refus du «non-poème» que serait un monde en proie à l'uniculturalisme anglosaxon, à la «névrose canadienne-française», et, puisque rien de ce que disait Miron ne pourrait nous laisser indifférents, à notre propre névrose de Français fatigués d'être eux-mêmes.